

## **LA BATAILLE DE MALO-JAROSLAWETZ ou "bataille des Italiens", le 24 Octobre 1812**

(Texte traduit de l'italien et présenté par Diégo Mané, Lyon, Octobre 2012)

Le sous-titre est de moi qui souligne bien ce fait intangible; Malo-Jaroslawetz fut livrée par la totalité de l'infanterie du IV<sup>e</sup> Corps d'Armée d'Eugène, soit dans l'ordre inverse des arrivées, la Garde Royale italienne, la division italienne Pino, et les divisions dites "françaises" Broussier et Delzons. Mais ces dernières n'avaient de françaises que le nom car elles se recrutaient dans les "départements français d'au-delà des Alpes", autrement dit leurs cadres se composaient de "nouveaux Français", soit en fait "d'anciens Italiens" !



*Le Prince Eugène, Vice-Roi d'Italie (1781-1824)(d'après David).*

La bataille de Malo-Jaroslawetz va prendre place lorsque l'avant-garde de la Grande Armée, en marche vers Kalouga et les riches provinces du sud, va se heurter aux Russes de Kutusov venant en hâte de Taroutino pour tenter de lui barrer le passage.

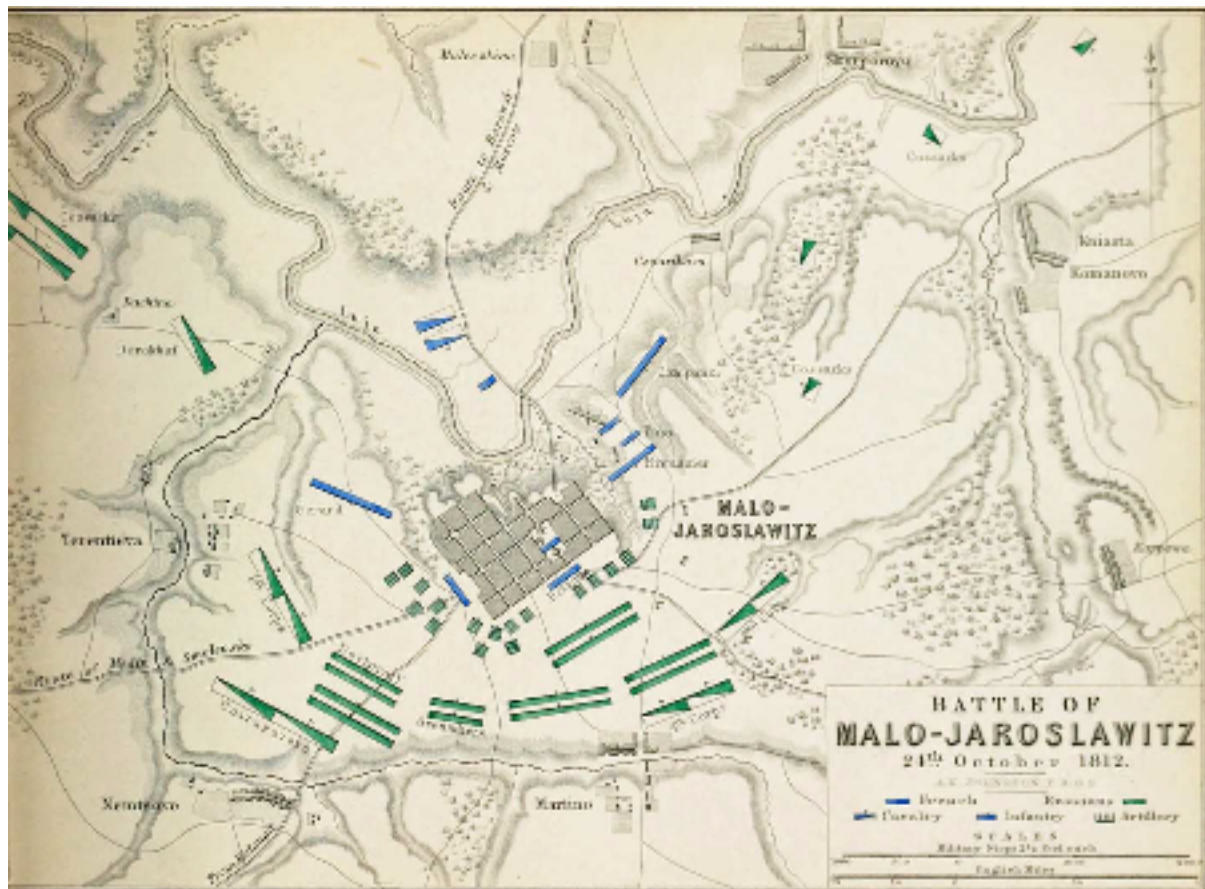
Alors attention, le style est grandiloquent. Nonobstant, le climat est bien rendu et les événements, peut-être magnifiés, se sont cependant bien déroulés de la sorte. Surtout ce texte est à ma connaissance assez méconnu et je pense donc utile de vous le livrer.

“Gli Italiani in Russia nel 1812”  
Comando del corpo di stato maggiore  
Citta di Castello, 1912

(traduction de l'italien par Diégo Mané des pages 229 à 243)

“Malo-Jaroslawetz se trouve sur la rive droite du ruisseau Lougia qui coule au fond d'un lit boueux; la ville est construite sur une colline aux pentes escarpées, et entourée d'un coteau broussailleux. De ce maquis sortaient trois routes; l'une au sud provenant de Kalouga et deux à l'est provenant de Spasskoïé et de Taroutino.

La colline de Malo-Jaroslawetz était la seule localité, depuis Borowsk, où les Russes pouvaient tenter de barrer le passage à un ennemi avançant de Moscou sur Kalouga.



Le général Delzons y arriva à la tête de sa division à six heures du matin; il trouva détruit le petit pont sur la Lougia et le fit aussitôt rétablir par les sapeurs italiens; puis il envoya dans la ville deux bataillons pour la garder durant la nuit. Il devait faire en sorte que sa troupe prenne position dans la petite vallée à la droite de la Lougia afin d'être prêt à faire demi-tour si le canon venait à tonner du côté de Borowsk.

La nuit commençait à tomber et tout, à l'exception des vedettes, dormait dans le camp de Delzons, quand à l'improviste quatre régiments de chasseurs russes, surgissant des bois, renversèrent le petit poste de grand'garde, dont le bataillon, surpris dans son sommeil, opposa peu de résistance et, abandonnant la ville, se replia en désordre sur sa division. Aux premiers coups de feu Delzons avait fait prendre les armes et ordonné de courir sus à l'ennemi, lequel, commandé par le général Doctorov, avait déjà mis en batterie, des deux côtés de la ville, ses pièces pour battre le pont et empêcher l'avance du général Delzons.

L'infanterie de Doctorov se disposa face à la ville; la cavalerie du général Dorokov et celle de la division légère de la garde se déployèrent à la droite de l'infanterie afin de maintenir la communication du côté de Spasskoïe et surveiller le gué de la Lougia entre cette localité et Malo-Jaroslawetz.

Mais comment tant de forces russes avaient pu se trouver à l'improviste face à la division Delzons ? Pendant que l'armée de Napoléon faisait mouvement de Krasnoïe Pakhra à Fominskia, le prince Kutusov était resté tranquillement à Taroutino, persuadé que Napoléon dirigerait son attaque droit sur cette localité.



*Le Général der Infanterie Doctorov (1756 -1816)*

Toutefois, comme la troupe légère de Dorokov avait signalé la présence de la division Broussier à Fominskia, le généralissime russe pensa que cette troupe de l'Armée d'Italie avait pour mission de flanquer la Grande Armée qu'il croyait en marche sur la nouvelle route de Kalouga, ayant des détachements sur l'artère Moscou-Smolensk, et il avait décidé d'arrêter cette division.

Il en avait chargé le général Doctorov, qui le 22 s'était avancé jusqu'à Aristovo. Dans cette localité Doctorov reçut des informations l'avertissant que c'était l'armée de Napoléon toute entière qui marchait d'Ignatowo à Fominskia, et par ailleurs qu'une sotnia de Cosaques de Dorokov était vers Borowsk en présence de l'avant-garde du Vice-roi. En cette circonstance l'expédition à Fominskia n'étant plus possible, le général Doctorov s'arrêta à Aristova dans l'attente de nouveaux ordres du maréchal qu'il envoya quérir d'urgence.

La susdite information atteignit le quartier général de Kutusov le 23 et fut confirmée par le résultat de la démonstration sur Voronovo menée par Miloradowich la veille. En fait la cavalerie légère de l'entreprenant général s'était portée au nord de Voronovo sans rencontrer l'ennemi. Il en avait conclu que la Grande Armée s'était dirigée vers la nouvelle route de Kalouga. En conséquence Kutusov ordonna à Doctorov de se porter sans délai sur Malo-Jaroslawetz, surveillant avec ses troupes légères le flanc gauche de l'ennemi.

Le combat s'étendit avec intensité, des deux côtés, avec pertes pour les troupes de Delzons qui se trouvaient à découvert, recevant le feu meurtrier des Russes bien placés. Cependant le Vice-roi, à la tête des Dragons de la Garde Royale et de la Reine, trottait vers Malo-Jaroslawetz, marchant au canon, et apprenait en route les détails du combat par un officier envoyé par Delzons l'avertir, ce qui le fit encore presser l'allure.



*Le général Delzons à Malo-Jaroslawetz, peu avant sa mort (Averyanov).*

Arrivé sur place il ordonna à Delzons d'engager toute sa division au-delà de la Lougia et de reprendre Malo-Jaroslawetz. Malgré le feu intense de l'ennemi l'impavide général Delzons s'empara d'une position élevée, et se précipitait à l'assaut lorsqu'une balle l'atteignit au front, le jetant mourant par terre. L'on vit alors son frère et aide-de-camp se jeter sur lui pour faire rempart de son corps et tenter de l'emmener hors du danger; mais un autre projectile atteignit le jeune Delzons, et les deux frères exhalèrent en même temps, l'un dans les bras de l'autre, leur dernier soupir.

Le Vice-roi fit remplacer Delzons par le général Guillemint, le chef d'état-major du IVe corps d'armée; il envoya le colonel La Bédoyère accélérer la marche des autres divisions et informer Napoléon de ce qui se passait. Rencontrant les divisions Broussier, Pino et la Garde Royale, le colonel La Bédoyère cria : "Courrez, braves Italiens, le Vice-roi vous attend impatiemment. Vos compagnons sont compromis si vous n'arrivez pas à temps, et vous perdrez l'occasion d'illustrer votre valeur".

De hauts cris d'enthousiasme et de joie répondirent à une si noble invitation; et les bataillons italiens, splendides d'ardeur guerrière, se lancèrent au pas de charge, frémissants, anxieux de prendre part au combat, de mériter la confiance de l'Empereur, et l'admiration de leurs compagnons d'armes français. Le souvenir de la patrie lointaine, de la gloire que leur valeur projetterait sur son nom adoré, transcendait tout de la fatigue à l'émotion ; les chansons militaires italiennes donnaient à cette joie guerrière un caractère éminemment national.

Le Vice-roi envoya de suite au feu la première brigade de la division Broussier qui, avançant sous un feu infernal passa le petit pont et se précipita sur la colline, sur les traces de l'assaut des deux brigades de la division Delzons. Les Russes furent repoussés dans Malo-Jaroslawetz, où un combat de rues sanglant prit place, la ville étant prise et reprise plusieurs fois. Enfin, vers midi, les régiments de Doctorov, exténués par sept heures de durs combats soutenus après une marche fatigante, commençaient à perdre toute espérance de victoire.



Mais leur moral remonta lorsqu'ils virent déboucher dans la plaine de Malo-Jaroslawetz la tête de colonne du corps de Rayevsky que Kutusov envoyait au plus vite sur le champ de bataille. Ainsi renforcés les Russes rentrèrent à nouveau en ville et les divisions Guillemot et Broussier reculèrent jusqu'au pont, où se trouvait le Vice-roi, qui envoya la 2e brigade de Broussier donner une impulsion nouvelle à l'âpre combat. Les bataillons des deux divisions s'avancèrent à nouveau, mais arrivés au pied de la hauteur tragique ils s'y trouvèrent si couverts de plomb qu'ils furent contraints de reculer.

Alors Eugène envoya à l'attaque les intrépides soldats de Pino. L'infanterie de la Garde Royale italienne et la cavalerie légère se trouvaient en réserve dans une petite vallée à gauche de la Lougia ; près de Maleczkino se tenait la cavalerie de la Garde Royale, les bagages, l'artillerie lourde et la colonne de munitions.

Une puissante batterie placée par les Russes à la gauche de leur ligne, faisait un mal horrible aux courageuses colonnes italiennes descendant de la colline escarpée, prenant d'enfilade la Garde Royale. Pour réduire au silence cette artillerie le Vice-roi lui opposa dans la plaine quelques pièces de la Garde. Dans cette pénible circonstance nos artilleurs donnèrent une nouvelle preuve de leurs vertus militaires. Demeurant impavides sous le fulgurant et incessant feu de la batterie ennemie, les Italiens pointaient et tiraient avec le même calme froid qu'ils auraient montré au polygone. A tant d'héroïsme, a un si élevé esprit militaire, la fortune ne pouvait manquer; et sous peu nos artilleurs eurent la joie de faire taire les canons ennemis et de les voir s'éloigner rapidement.

Les magnifiques régiments du général Pino entrèrent dans ce bal sanglant sans s'arrêter. On ne pouvait espérer plus généreux exemple de discipline et d'héroïsme. Arrivée au sommet de la hauteur la troupe s'arrêta un court instant pour ré-aligner ses files disjointes par la fatigue de l'ascension; puis la première brigade, menée par Pino lui-même et le général de brigade Fontana, s'enfonça par la droite dans Malo-Jaroslawetz; la seconde guidée par le général Levié, un digne fils de la Corse, s'y introduisit par le revers de la hauteur.



*Le général Pino (1760-1826)*

La première brigade Pino, pénétra dans Malo-Jaroslawetz sous le feu impitoyable des obus incendiaires russes, et se lança furieusement à la bayonnette. Puis, traversant la furie des flammes, elle s'engagea, enragée, obstinée; elle combattit corps à corps dans les maisons, dans les rues, dans les jardins; les lames des baïonnettes étaient rouges; le sang coulait en rigoles, formait des flaques, maculait les murs. La scène atroce, grandiose, se découpait sur le fond des flammes, fantastique, fébrile, excitante vision de l'enfer dantesque. Mais la vue des blessés et des cadavres, au lieu de déprimer les Italiens accroissait leur ardeur.

"Courage - disaient les officiers - rappelons nous que nous sommes italiens; couvrons ce nom de nouvelle gloire... c'est aujourd'hui notre grand jour... c'est un beau jour pour notre patrie !... rendons orgueilleux nos parents, nos amis, ceux qui nous aiment".

Beaucoup des nôtres s'appuyaient d'une main aux murs branlants et frappaient de l'autre. Mêlés, vaincus et vainqueurs, serrés dans un suprême et féroce combat, précipités dans les flammes, expirant ou suffoquant dans la fumée ou dévorés par le feu; "en bref -écrit de Laugier- leurs corps mutilés et calcinés offraient un aspect horrible, quand l'oeil tentait de se rappeler une figure humaine".

Cependant, la seconde brigade de Pino, stimulée par la sublime ardeur de la première, s'avancait sous un feu terrible. Ouvrant à la baïonnette, les bataillons qui la composaient s'emparèrent de quelques maisons situées en dehors de la ville, hissant l'aigle italienne sur ce poste adjacent. Mais de nouvelles forces russes s'engagèrent contre cette brigade; l'artillerie ennemie diminuait ses files : le général Levié, beaucoup d'officiers, furent blessés, et la troupe abîmée dut à contre-cœur céder à l'énorme supériorité de l'ennemi, et se retirer en contestant le terrain pied à pied.

Mais dans Malo-Jaroslawetz la lutte se poursuivait; le général Pino se battait comme un (héros) Grec; son cheval tué l'intrépide duc, l'épée à la main, encourageait les soldats de la voix et par son exemple. Un coup de fusil tua le frère du général, son aide-de-camp; le capitaine Fontana, autre aide-de-camp du général Pino est blessé; le général Fontana, le colonel Lach, et de nombreux autres officiers sont conduits hors du secteur de cette lutte féroce...



*La mêlée dans Malo-Jaroslawetz (par Averyanov)*

Un projectile atteint le général Pino à la main; mais l'admirable général n'abandonne pas son poste, qu'il ne quitte qu'une fois atteint de nouveau à la jambe et ne pouvant tenir debout, s'éloignant alors de cette scène d'horreur et de gloire. Le colonel Galimberti, un autre Italien sans peur et sans reproche, assumait le commandement de l'indomptable division, et la lutte continua, superbe et obstinée.

L'Empereur, qui était parti de bon matin de Borowsk, prenait une collation sur la route avec le Roi de Naples, Berthier et le général Lariboisière lorsqu'il entendit gronder le canon vers Malo-Jaroslawetz. Il se mit aussitôt en selle et reprit la route. Ayant dans le même temps été informé, probablement par La Bédoyère, du combat engagé, il envoya l'officier d'ordonnance Gourgaud au Vice-roi, pour lui ordonner de tenir à tout prix Malo-Jaroslawetz, de sécuriser la ville en disposant des batteries à sa droite et à sa gauche, tout en l'informant qu'il était en marche pour le soutenir. L'Empereur, avec les divisions Gérard et Compans, arrivait près de Malo-Jaroslawetz peu après midi.

En exécution de l'ordre impérial le Vice-roi envoya l'artillerie de la Garde Royale prendre position sur la hauteur; et pendant que le prince donnait cet ordre il vit près de lui un artilleur pâler et chanceler sur son cheval.

"Tu as peur alors que tu es de la Garde ? -lui dit-il indigné-. Non, altesse, mais ceci m'empêche de bien tenir en selle" répond l'infortuné artilleur en montrant sa jambe fracassée par la mitraille. Le Vice-roi, confus de sa méprise envers le stoïque italien lui propose sa bourse. -Non, je n'ai besoin ni d'argent ni de soins -répond l'artilleur-, seulement de voir vaincre mes braves compagnons."

A grands efforts les canonniers, aidés par les Fusiliers de la Garde Royale réussissent à traîner leurs pièces sur la hauteur; ils se frayèrent le passage à travers les morts et les blessés accumulés sur leur trajet, les mutilant d'horrible manière.

A peine l'artillerie italienne ouvrit-elle le feu, que le Vice-roi ordonna au régiment des chasseurs et à celui des grenadiers de la Garde Royale, de renforcer la division Pino.

Les grenadiers, commandés par le colonel Covi, après avoir couronné une hauteur en face du pont de la Lougia, furent destinés à former réserve dans une église pendant que les chasseurs, guidés par le colonel Peraldi, jusque-là en soutien des troupes de la seconde brigade de la division Pino, s'engagèrent contre les Russes.

L'intrépide Peraldi, l'épée brandie au-dessus de la tête criait de sa voix haute et ferme : "Ne vous arrêtez-pas, chasseurs, ne vous arrêtez-pas, la baïonnette est l'arme de la garde ; à la baïonnette, Italiens !".



Le splendide exemple de leur chef suscita une vague d'enthousiasme parmi les chasseurs qui, baïonnette basse, se précipitèrent sur les Russes qui ne purent résister et laissèrent la position couverte de leurs morts et blessés.

L'âpre combat... et la nouvelle attaque impétueuse des chasseurs... délogea les Russes du peu qu'ils occupaient encore, et les nôtres tenant la baïonnette dans les reins des ennemis les obligea à se replier jusqu'à la bifurcation des routes de Marino et de Taroutino. Une fois là les inébranlables et impavides chasseurs, peu étonnés de leur succès, tentèrent de se rendre maîtres de l'artillerie russe en s'infiltrant dans la position où elle se trouvait.

Mais un ravin profond, caché par la végétation s'interposa entre les canons et eux. La batterie de la droite russe, ayant de la sorte les chasseurs italiens stoppés à découvert dans son champ de tir les couvrit de mitraille, les décimant rageusement. Les chasseurs s'étant éparpillés pour trouver un passage, la cavalerie ennemie profita de ce moment favorable à son action pour tomber sur les Italiens et augmenter leur désordre.

Pendant que de part et d'autre on combattait avec une si féroce obstination, toute l'armée russe arrivait sous Malo-Jaroslawetz, tandis que l'armée de Napoléon s'approchait du champ de bataille. L'obscurité commençait à tomber; Kutusov décida de tenter un ultime effort pour se rendre maître de la ville.



Dans ce but il ordonna au corps de Borosdine et à la 3e division du IIIe corps de remplacer le VIe qui, ayant combattu depuis le matin, avait besoin de repos. Ces troupes fraîches, soutenues par le VIIe corps, rentrèrent à nouveau dans la ville, repoussant les nôtres sur les jardins des faubourgs, où se retranchèrent tous les Italiens, défendant avec acharnement la partie basse de la ville de la furie d'un ennemi valeureux, supérieur en nombre et exaspéré par la durée du combat.



Mais le colonel Péraldi n'était pas homme à se contenter de la défensive; réunissant son régiment et la seconde colonne Pino, il les forma en masse serrée et les conduisit contre l'ennemi si supérieur par sa force. -"N'oubliez pas" criait-il à ses merveilleux soldats : "Celle-ci est la bataille des Italiens; ou vaincre, ou mourir ! «Oui, lui fut-il répondu d'une voix - ou vaincre ou mourir !" "Tambours, la charge" commanda le colonel Peraldi, d'une voix stridente.

La puissante cohorte des nôtres surgit des jardins, hérissée de baïonnettes, contre les bataillons ennemis, et les obligea à repasser le profond ravin. Alors le colonel Peraldi, protégé dans un petit bois de la tempête d'artillerie demanda au Vice-roi le reste de la Garde Royale, garantissant alors la victoire totale; mais l'engagement d'une si précieuse réserve parut prématuré au prince qui s'y refusa.

Cette splendide troupe, entre-temps, attendant l'arme au pied du village de Malo-Jaroslavetz, souffrait également du feu ennemi; un projectile tua, entre autres, le brave chef de bataillon Maffei, mais avec une merveilleuse discipline et une rare abnégation, ces soldats demeurèrent fermes et imperturbables, prêts à se lancer au combat.

Pendant que la bataille faisait rage une sotnia de Cosaques, commandée par le jeune fils de Platov, traversa la Lougia près de Czourikowa, et se jeta sur les charrois que l'Armée d'Italie avait parqués près de Maleczino. Aussitôt un escadron des Dragons de la Garde Royale, aux ordres du capitaine Colleoni, et des lieutenants Brambilla, Cavalli et Boccanera, se précipita sur les Cosaques, les sabrant et les dispersant, tuant le fils de l'Ataman des Cosaques.

A ce propos de Laugier raconte qu'un de nos dragons, blessé d'un coup de lance, se jeta au fort de la mêlée, abattant tout sur son passage pour joindre le chef des Cosaques dont il traversa le corps de son sabre.

Il est dit que les cavaliers du Don le vengèrent, et que le fier dragon italien tomba en s'exclamant "maintenant je meurs content".



*Dragons de la Garde et Cosaques aux prises.*

Déjà la nuit était tombée; le généralissime russe tenta un effort suprême pour se rendre maître de Malo-Jaroslawetz. Il forma sa réserve en colonne épaisse et la lança contre la si disputée cité, pendant que de nombreuses bouches à feu soutenaient la marche de cette légion vouée à la mort !

Napoléon réagit à ce nouveau péril en envoyant la division Gérard par la droite de Malo-Jaroslawetz et la division Compans par sa gauche pour déborder les ailes de l'ennemi. A ladite division Compans se trouvait, comme c'est connu, le 111<sup>e</sup> de ligne, lequel, une fois franchie la Lougia, se tint, solide comme un bastion, au pied de la hauteur, sous le feu de l'artillerie russe. A ce moment le capitaine Vittonato tomba blessé.

Le colonel Seminer posta l'artillerie légère française dans un bosquet depuis lequel, par le feu de nombreuses pièces il ralentit la colonne russe, pendant que les Italiens, réunis et remis en ordre, s'avançaient de nouveau, avec un élan tel qu'aucun obstacle ne pouvait le freiner.

Confronté à une si terrible menace, Kutusov ne crut pas opportun de persister dans son attaque. Il ordonna aux troupes de se replier, en continuant le combat pour empêcher l'ennemi de le poursuivre.

Les derniers coups de feu furent échangés vers 11 heures du soir, puis le silence solennel de la nuit étendit ses grandes ailes de ténèbres et de mystère sur l'âpre champ de bataille. En haut, tout en haut du coteau dévasté de Malo-Jaroslawetz, parmi les bâtiments encore fumants, brillait, aux lueurs des derniers incendies, l'aigle de la bannière italienne... témoin muet de tant de gloire. Et dans le silence mystérieux, les ténèbres rougis par les flammes destructrices, le saint insigne parlait aux fils de l'Italie de la patrie lointaine pour laquelle ne fut pas infécond le sang généreusement versé sur cette mémorable colline.

Kutusov établit ses avant-postes à cheval sur la route de Kalouga, à près de cinq kilomètres au sud de Malo-Jaroslawetz.

Cette journée si resplendissante de gloire pour les armes italiennes coûta des pertes assez graves. Le général Levié fut tué. Furent blessés les généraux Pino, Fontana, Giffenga; les colonels Varese, Casella, Lorot, Lachaise, Dubois, Omodeo... entre morts et blessés les troupes de Napoléon lors de la journée du 24 octobre durent avoir 5.000 hommes mis hors de combat. Autant furent perdus par les Russes, et parmi eux le valeureux général Dorokov.»



*Sir Robert T. Wilson (1777-1840)*

... Suivent diverses appréciations, toutes élogieuses, sur la conduite des Italiens à Malo-Jaroslawetz. J'en extrais une qui les résume toutes et tient sa valeur de la plume qui l'a tracée, celle du général anglais Wilson, attaché à l'état-major russe comme observateur :

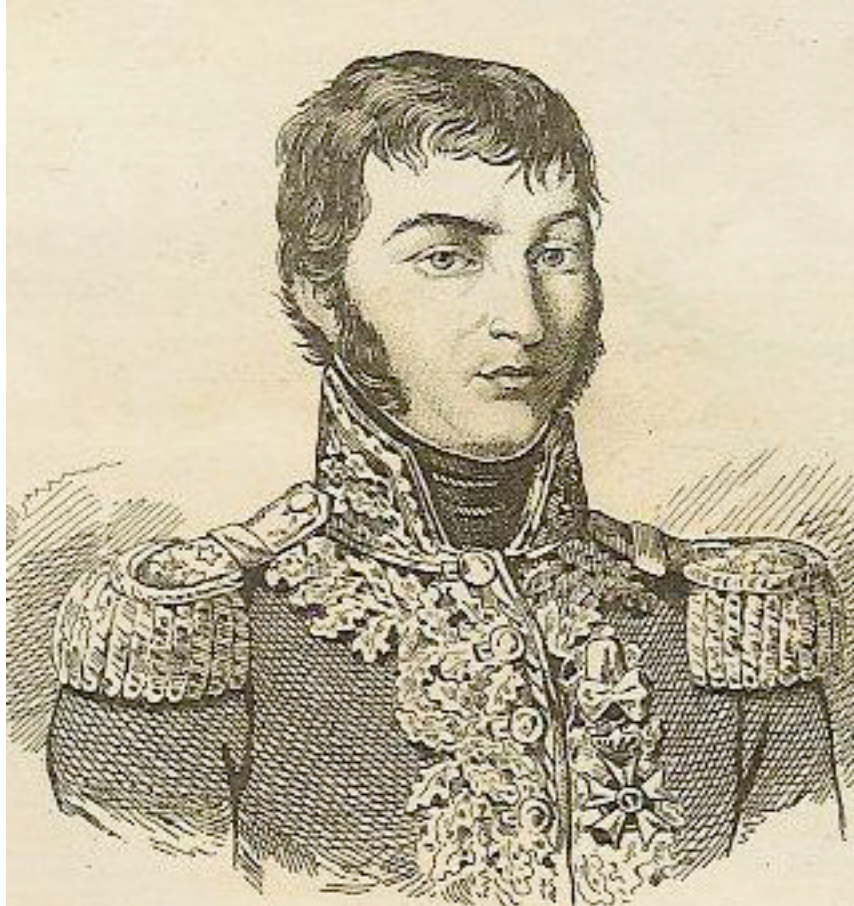
"L'armée italienne à Malo-Jaroslawets m'a surpris par son héroïsme. Seize mille de ses braves en battirent quatre-vingt mille de l'armée de Kutusov."

Bien observé, Wilson !

1775, Alexis-Joseph **DELZONS** naît à Aurillac le 26 mars. Il était fils d'un avocat qui sera député au Conseil des Anciens et au corps législatif.

1791, Volontaire dans la Garde Nationale. 1792, Lieutenant de grenadiers aux Volontaires du Cantal. 1793, Armée des Pyrénées-Orientales. Capitaine le 15 octobre, Adjudant-major d'un bataillon de grenadiers réunis commandé par Lannes (le futur maréchal). 1794, blessé à **La Junquera** le 21 septembre.

1794, Siège de Roses. Passe à la 8e de légère. 1795, passe à la 4e de légère. Armée d'Italie, **Montenotte**, blessé à **Dego**, **Lodi**, Borghetto. Capturé près de Mantoue, échangé. 1797, blessé à **Rivoli**. Chef de bataillon, au Tyrol et Corse.



*Le général Delzons (1775-1812)*

1798, Armée d'Orient. Alexandrie, **Pyramides**. Nommé Chef de brigade (colonel) de la 4e. 1801, défense d'Alexandrie. Général de Brigade. 1802, Commandant le Cantal. 1804, au camp d'Utrecht, division Grouchy, Corps de Marmont.

1805, Autriche. 1806, en Dalmatie sous Molitor. Castelnuovo. 1808, à la division Clausel. Baron de l'Empire. 1809, Mont Kitta, Gospich, blessé à Ottochatz. Pris au repos à Fiume, puis libéré (?). Wagram, blessé à **Znaïm**. Retour aux provinces Illyriennes. 1810, division Carra-Saint-Cyr. 1811, Général de Division.

1812, Commandant la 13e division d'infanterie au IVe Corps du prince Eugène. **Ostrowno**, **La Moskowa**. Tué d'une balle à **Malo-Jaroslawetz** le 24 octobre.